Inde : « race » et « racialisation »

Zaheer Baber[1]

Si les notions de « race » et de « caste » renvoient à des réalités distinctes (histoire, contexte, représentation), le « racisme » et le « castéisme » partagent quant à eux des traits communs évidents (fondements, logiques et effets sociaux). La dynamique de « racialisation », déterminée par les luttes de pouvoir, le contrôle des ressources et l'idéologie, s'applique dans un cas comme dans l'autre.

« *On envisage rarement l'hypothèse selon laquelle le conflit actuel entre hindous et musulmans ou entre castes supérieures et inférieures puisse être une variante d'un problème moderne d'"ethnicité" ou de "race". Le "racisme" est considéré comme quelque chose que les Blancs nous font. Ce que les Indiens s'infligent mutuellement est désigné par des termes variés tels que le "communalisme", le "régionalisme", le "castéisme", mais jamais par celui de "racisme"* » (Dipesh Chakrabarty).

L'émergence de catégories raciales et de politiques visant à assigner des traits comportementaux ou culturels à des « races » s'inscrivent dans une histoire désormais connue (Banton, 1977 ; Robb, 1995 ; Brace, 2005). Une distance a été prise par rapport aux idées – notamment celles de hiérarchies raciales – échafaudées par Arthur de Gobineau (1853-1855) et ses émules. En dépit de théories prétendument scientifiques véhiculées par des individus

1. Sociologue de l'Université de Delhi (Inde), professeur de sociologie à l'Université de Toronto, auteur notamment de *The Science of Empire* (1996), de *Secularism, Communalism and the Intellectuals* (2006) et de « Racism without Races », *Sociology Compass* (2010).

comme Richard Herrnstein et Charles Murray (1994) et leurs partisans, les naturalistes et les sociologues s'accordent désormais pour récuser la race comme une catégorie basée sur des particularités biologiques distinctes et définies (Long et Kittles, 2003 ; Livingstone, 1962 ; Lewontin, 1973 ; Montagu, 1942 ; Jacoby et Glauberman, 1995 ; Cavalli-Sforza et Bodmer, 1999).

Toutefois, les races et les pratiques racistes continuent à influencer la société en tant que constructions sociales et politiques. Le célèbre théorème de Thomas est ici d'application : « *si les hommes définissent une situation comme réelle, alors elle est réelle dans ses conséquences* ». En d'autres termes, le racisme et ses effets peuvent exister même si les races en tant qu'entités biologiquement distinctes n'existent pas.

Si le racisme est compris comme la « racialisation » systématique des groupes humains dans la perspective d'un contrôle des biens matériels et d'une configuration particulière à donner à la société, alors il n'y a aucune contradiction à nier l'existence « matérielle » de la race, tout en ayant recours à ce concept pour combattre l'existence réelle du racisme. Après les travaux de Franz Boas, d'Ashley Montagu (1942), de Margaret Mead et d'une nouvelle génération de sociologues (Miles, Omi et Winant, Goldberg, Gilroy, West, Taylor), cette thèse semble désormais faire consensus, du moins chez les chercheurs qui étudient la race de façon critique.

Toutefois, les polémiques nées à la suite de la Conférence mondiale contre le racisme, la discrimination raciale, la xénophobie et l'intolérance, organisée à Durban par l'ONU en 2001 – notamment celle suscitée par le sociologue indien André Béteille – ont pu laisser penser le contraire (Thorat et Umakant, 2004 ; Natarajan et Greenough, 2009). Elles ont toutefois été l'occasion de mettre en avant les notions de « racialisation », de « formation raciale » ou de « programme racial » (Omi et Winant, 1994).

Représentant le gouvernement indien à la conférence de Durban, André Bréteille a ainsi durement critiqué les activistes « dalits » (« hors castes », « intouchables ») et leurs partisans qui voulaient inclure le « castéisme » dans l'agenda des discussions. Généralement reconnu pour son jugement éclairé et nuancé, le savant s'est opposé farouchement à ce que cette question, tout comme le vécu douloureux des dalits en Inde, soient discutés à Durban. Faisant référence à Ashley Montagu et à Boas, et arguant à juste titre qu'aucune donnée anthropométrique n'avait jamais permis d'établir l'existence

de races distinctes en Inde, il concluait : « *Nous ne pouvons pas rejeter le concept de race par la grande porte et le faire rentrer par la porte de service, en l'utilisant pour la défense des opprimés. La métaphore de la race est une arme dangereuse, qu'elle serve à revendiquer la suprématie blanche ou des droits pour les groupes sociaux défavorisés.* […] *Traiter la caste comme une forme de race est politiquement trompeur ; pire, c'est un non-sens, scientifique* » (Béteille, 2001).

L'intervention de Béteille a déclenché une avalanche de critiques et la réplique acerbe de Gerald Berreman, anthropologue américain, spécialiste de l'Asie du Sud : « *Ce qui est considéré comme un "non-sens scientifique", c'est la méconnaissance de la "race" par le professeur Béteille. Ce qui est trompeur, c'est son obstination à vouloir soustraire le système indien des castes qui assigne et relativise les inégalités sociales, des conventions onusiennes (ratifiées par l'Inde) dont le seul objectif est l'extension des droits de l'homme et l'élimination de toute forme de discrimination et d'intolérance.* »

La plupart des réponses à Bréteille ne visaient pas à démontrer que les concepts de caste et de race étaient identiques. Comparer le statut supposé ontologique de ces deux notions, c'était en effet se fourvoyer puisque l'une comme l'autre était des constructions sociales influencées par de puissants courants idéologiques et résultant de manœuvres institutionnelles souvent brutales. Toutefois, prétendre qu'elles n'existaient pas, c'était ignorer le théorème de Thomas évoqué plus haut. Les structures idéologiques et institutionnelles du pouvoir ont joué ici un rôle crucial.

Pour un sociologue, il n'y a aucun paradoxe à soutenir que la race n'existe pas en tant qu'entité biologique, mais comme construction sociale du pouvoir. Les effets qui en découlent en termes d'inégalités sociales sont pour leurs parts bien réels. Cette observation peut être étendue au domaine de la caste : si chacun est libre de contester la réalité de la caste, la plupart des Dalits ne sont pas libres d'échapper aux conséquences institutionnelles du castéisme.

Pour saisir les effets sociaux de la race, le concept de « racialisation » utilisé d'abord par Franz Fanon est important. Il a été développé par d'autres chercheurs tels que Michael Banton (1977), Robert Miles (1989) et Omi et Winant (1994) notamment. Pour Miles, la racialisation renvoie au fait de figer certaines caractéristiques dans le but de créer des frontières entre les humains. « *Les caractéristiques utilisées varient selon les époques et, bien qu'il s'agisse d'ordinaire*

de traits somatiques visibles, d'autres facteurs biologiques invisibles (réels ou supposés) ont également été invoqués. On considère alors (implicitement sinon explicitement) que la collectivité ainsi définie est une population qui existe naturellement et est génétiquement distincte. »

Dans le même ordre d'idées, Omi et Winant parlent de « formation raciale » décrite comme « *un processus socio-historique par lequel des catégories raciales sont créées, utilisées, transformées et détruites* ». Des groupes sont constitués, des lignes de démarcation dessinées, et ceux-ci sont ensuite utilisés pour la distribution des ressources sociales dans des contextes sociaux spécifiques. Certains traits phénotypiques, arbitrairement choisis, servent alors au processus de racialisation.

Objectivement, il importe peu qu'un groupe humain partage ou non des caractéristiques phénotypiques uniformes. Il existe une gradation infinie qui rend impossible une catégorisation tranchée qui se fonderait uniquement sur des facteurs somatiques. Pourtant, en dépit de cela, le processus de racialisation s'efforce de conférer un caractère « naturel » et « essentiel » à des différences sociales. Selon Banton et Taylor, la dynamique de la racialisation à travers l'histoire peut s'entendre comme l'édification et la reconfiguration constante des catégories humaines. Ce processus est déterminé et influencé par la répartition différenciée des biens et par les luttes de pouvoir, le contrôle des ressources et l'idéologie.

Sans s'attarder sur les détails de l'évolution de ce concept, le point qu'il convient de souligner est qu'historiquement, le concept de race n'a pas toujours fait référence à des différences physiques apparentes ou obtenues par le biais de l'anthropométrie. Les différences sociales ont aussi joué un rôle significatif dans le processus de racialisation, ce qui explique que le racisme et ses pratiques ont continué à fleurir sous diverses formes. Par ailleurs, les marqueurs biologiques, phénotypiques ou génétiques – malgré leur désaveu – n'ont pas disparu pour autant des discussions contemporaines sur le sujet.

Beaucoup de manuels de sociologie définissent communément la race comme découlant de l'importance sociale accordée à certains traits phénotypiques ou à certaines caractéristiques biologiques supposées innées. On l'oppose d'ordinaire à l'« ethnicité » qu'on suppose fondée sur des distinctions sociales telles que la langue, la religion, le territoire, etc. Le concept de racialisation peut

servir à discréditer la distinction artificielle établie entre facteurs biologiques auxquels une importance sociale est accordée et facteurs supposés purement sociaux. Il permet de saisir les processus dynamiques par lesquels les groupes humains sont catégorisés, les différences naturalisées et permet de comprendre comment cette catégorisation, consacrée par le pouvoir institutionnel, génère des systèmes spécifiques d'inégalité sociale.

Une critique fréquente au concept de racialisation est qu'il estompe la spécificité du racisme et permet de décrire n'importe quelle forme de catégorisation. Ce sont ces craintes qu'exprime André Béteille en 2001 : « *Si les discriminations infligées aux castes défavorisées peuvent être définies comme raciales, il n'y a aucune raison pour ne pas désigner de façon identique les discriminations, réelles ou prétendues, infligées à des minorités religieuses ou linguistiques.* » Même si Béteille entend mettre en garde contre une telle démarche, les partisans du concept de racialisation pourraient rétorquer qu'aucune raison conceptuelle, logique ou sociologique ne s'y oppose. Une lecture même superficielle de la genèse des idées raciales montre à l'évidence que beaucoup de groupes humains ont été « racialisés » justement sur la base de critères religieux, nationaux et linguistiques (Ignatiev, 1995 ; Winant, 2001 ; 2001 ; Roediger, 1992 ; Aneesh, 2010).

Pour en revenir à la conférence de Durban de 2001, même un observateur peu averti remarquerait que les discriminations systématiques à l'encontre des dalits en Asie du Sud, celle des Burakumin ou des Eta au Japon, etc. ont des traits communs avec ce qui est d'ordinaire considéré comme une « vraie » discrimination raciale, alors que ces minorités ne se distinguent pas physiquement des autres groupes.

L'assertion fréquente selon laquelle « *caste n'est pas race* » est un faux problème. Personne n'a jamais prétendu le contraire. Natrajan et Greenough soulignent d'ailleurs que l'important : « *Ce n'est pas que la "caste soit race", mais que racisme et castéisme aient des effets similaires ; l'un et l'autre sont des processus d'oppression fondés sur la "naturalisation" de la race et de la caste* » (Natrajan and Greenough, 2009). Au-delà de la caste, d'autres groupes à travers l'histoire ont aussi été pris pour cible, discriminés et exclus en raison de qualités prétendument innées (Razack, 2008).

Par ailleurs, l'émergence de ce qu'Étienne Balibar a nommé le « néoracisme » qui en appelle à la culture plutôt qu'à la biologie a

élargi le concept de racialisation. Comme il l'explique, il s'agit d'« *un racisme sans race dont le thème central est non l'hérédité biologique mais le caractère insurmontable des différences culturelles, un racisme qui à première vue ne postule pas la supériorité de certains groupes ou de certaines personnes, mais "seulement" qu'il est nuisible d'abolir les frontières, que les modes de vie et les traditions sont incompatibles* ». L'accent est mis sur la culture, mais la conception qui en est faite demeure celle d'une entité figée, liée organiquement ou biologiquement à des groupes particuliers que l'on veut « raciser ». Lorsqu'en 1978, Margaret Thatcher déclara : « *les gens sont plutôt inquiets à l'idée que le pays puisse être inondé de gens ayant une culture différente* », la logique et les conséquences de ce discours ont partie liée avec le racisme. Hier comme aujourd'hui, il ne manque pas d'expressions de ce néoracisme fondé sur la culture, la religion, la langue (Baber, 2004 ; Benjamin, 1975).

Pour conclure, les concepts de « racialisation » et de « programme racial » sont des outils d'analyse utiles pour analyser les manifestations et les effets du racisme. Comme l'ont soutenu des théoriciens critiques de la race tels que David Theo Goldberg, Stuart Hall, Paul Gilroy, Howard Winant, etc., une tâche essentielle consiste à comprendre et à contester les conséquences du racisme sous toutes ses formes, en différents endroits et différentes époques.

David Goldberg l'observe, « *il n'y a pas une forme unique du racisme.* […] *Il peut y avoir différents racismes en un même lieu à différentes périodes, ou des racismes différents au même moment dans différents endroits* ». Exprimant un point de vue similaire, Stuart Hall met en garde contre la tentation « *d'attribuer par extrapolation une structure commune et universelle au racisme. C'est seulement quand les différents racismes sont définis historiquement – dans leurs différences – qu'ils peuvent être justement compris* ».

Cette mesure de précaution s'adresse en particulier aux chercheurs et aux « antiracistes ». L'édification de concepts clairs et lisses n'est pas une fin en soi. Pour interpréter de façon critique le monde social, il faut éviter ce que Whitehead appelait la « *réification déplacée* », c'est-à-dire la vaine tentative d'associer des concepts délimités et définis au pêle-mêle du monde social. Prétendre, comme le font certains, que le racisme est une entité métaphysique existant sous sa forme originale dans une société donnée, et établir une « check-list » de référence qui permettrait par comparaison de

définir quelles sont les discriminations et formes d'oppression qui « mériteraient » l'étiquette de « racisme », revient à se méprendre.

Dans le même ordre d'idées, il est évident que les termes de « racialisation » et de « programme racial » sont des concepts non définitifs qui doivent être affinés, modifiés et même remplacés selon qu'ils continuent ou non à être utiles pour décrire les contours du racisme dans un monde social qui évolue rapidement.

Traduction de l'anglais : Marielle Carlier et Aurélie Leroy

Bibliographie

Baber Z. (2004), « Race, Religion and Riots : The Racialization of Communal Identity and Conflict in India », *Sociology* 38 (4), 701-18.

Banton M. (1977), *The Idea of Race,* Londres, Tavistock.

Benjamin G. (1975), « The Cultural Logic of Singapore's Multiracialism », Singapour, Department of Sociology Working Papers, Université nationale de Singapour.

Brace C. Loring (2005), « *Race* » *is a Four Letter Word : The Genesis of the Concept,* New York, Oxford University Press.

Cavalli-Sforza L. L. et Bodmer W. F. (1999), *The Genetics of Human Populations,* New York, Dover Publications.

Gilroy P. (2000), *Against Race : Imagining Political Culture Beyond the Color Line,* Cambridge, Harvard University Press.

Gobineau J-A. (1967), *Essai sur l'inégalité des races humaines*, 1853-1855, Belfond.

Goldberg D.T. (éd.) (1990), *Anatomy of Racism*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

Goldberg D. T. (1993), *Racist Culture,* Cambridge, Blackwell.

Gould S. J. (1981), *The Mismeasure of Man,* New York, Norton.

Herrnstein Richard J. et Murray C. (1994), *The Bell Curve : Intelligence and Class Structure in American Life,* New York, Free Press.

Ignatiev N. (1995), *How the Irish Became White*, New York, Routledge.

Jacoby R. et Glauberman N. (éd.) (1995), *The Bell Curve Debate,* New York, Times Books.

Lewontin R. (1973), « The Apportionment of Human Diversity », *Evolutionary Biology* 6, p. 381-397.

Livingstone F. B. (1962), « On the Non-Existence of Human Races », *Current Anthropology* 3, p. 279-81.

Long J.C. et Kittles R.A. (2003), « Human Genetic Diversity and the Non-Existence of Biological Race », *Human Biology* 75, p. 449-71.

Montagu A. (1942), *Man's Most Dangerous Myth : The Fallacy of Race,* New York, Columbia University Press.

Miles R. (1989), *Racism,* New York, Routledge.

Miles R. (1993), *Racism after Race Relations*, New York, Routledge.

Natrajan B. et Greenough P. (éd.) (2009), *Against Stigma : Studies in Caste, Race and Justice,* Haïderabad, Orient Blackswan Press.

Omi, M. et Winant H. (1986), *Racial Formation in the United States*, New York, Routledge.

Razack S. (2008), *Casting Out : The Eviction of Muslims from Western Law and Politics,* Toronto, University of Toronto Press.

Robb P. (éd.) (1995), *The Concept of Race in South Asia,* Delhi, Oxford University Press.

Roediger D.R. (1992), *The Wages of Whiteness : Race and the Making of the American Working Class*, New York, Verso.

Thorat S. et Umakant (éd.) (2004), *Caste, Race and Discrimination : Discourses in International Context,* New Delhi, Rawat Publications.

West C. (1993), *Race Matters,* New York, Beacon Press.

Winant H. (1994), *Racial Conditions : Politics, Theory, Comparisons,* Minneapolis, University of Minnesota Press.

Winant H. (2001), *The World is a Ghetto : Race and Democracy Since World War II,* New York, Basic Books.

Winant H. (2004), *The New Politics of Race : Globalism, Difference, Justice,* Minneapolis, University of Minnesota Press.